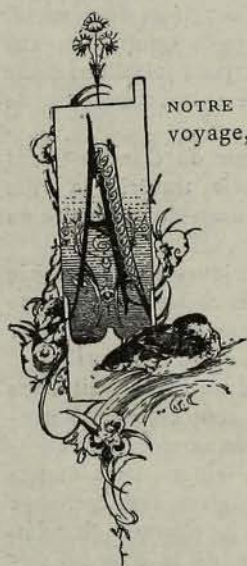


MARIAGE DE ROI

ÉTUDE HISTORIQUE



NOTRE époque où tout le monde voyage, il est peu de personnes qui ne connaissent Saint-Jean-de-Luz.

Ne l'aurait-on jamais choisi pour une villégiature de vacances que l'on veut du moins y jeter un coup d'œil, au retour d'un voyage circulaire dans les Pyrénées.

On admire la plage et la baie : une coupe d'azur!... On suit la Grand-Rue, bordée de vieilles maisons à pignon, qui serpente, s'étrangle ou s'élargit, avec un imprévu, une insouciance rappelant le Moyen âge; on visite l'église du ^{xiii}e siècle, dont le rétable d'or brille parmi les boiseries sombres, et, après un regard rapide sur les habitations historiques de la place, où s'élève le kiosque de la musique, on repart très satisfait de soi.

En réalité, on n'a rien vu !

Il faut plus d'un jour, et même plus d'un mois, pour goûter le charme intime de cette petite ville pittoresque, pour se douter des brusques et fu-

rieux réveils de cette mer si bleue, surtout pour pénétrer dans l'âme de ce peuple basque si fier, si religieux, mais si jalousement fermé aux étrangers.

Quand on veut bien comprendre toute la poésie de ce coin de terre, il faut s'y attarder en automne.

La montagne, alors, est voilée de brumes : la rouille des fougères attriste les coteaux ; les sentiers, feutrés de mousse, s'imprègnent d'humidité, les chariots, aux roues pleines de chars antiques, reviennent, en grinçant au pas lent de leurs bœufs, vers les métairies isolées percées de peu d'ouvertures, qui se cachent dans les grandes châtaigneraies silencieuses.

Une impression de stabilité vous enveloppe : il semble que les siècles ont passé là sans y rien changer : dans les vieilles demeures, on continue de parler la langue mystérieuse des ancêtres; la rivière entend les mêmes chansons; les mêmes jeux passionnent les hommes, et, comme autrefois, les fronts se courbent toujours pieusement devant le Sauveur.

Et cependant, ce pays est mélancolique... Pourquoi ?

C'est qu'il a été autrefois riche, privilégié, de grand renom, et que de tout ce passé de gloire, il ne lui reste plus aujourd'hui que le souvenir :

quelques traditions de famille et des archives poudreuses.

Le touriste qui traverse Saint-Jean-de-Luz ne peut manquer d'apprendre que la maison, flanquée de tourelles carrées en encorbellement, qui s'élève à l'angle de la place principale, s'appelle le château Louis XIV, que la villa de briques rouges, qui mire dans le port ses doubles arcs à la vénitienne, est connue sous le titre de Maison de l'Infante et que la place elle-même porte le nom du grand Roi.

Alors, de confus souvenirs historiques s'éveillent dans son esprit; il feuillette son guide et reprend ce qu'il avait oublié.

C'est, en effet, à Saint-Jean-de-Luz « que très haut et très puissant seigneur, Louis, quatorzième du nom, roi de France et de Navarre, épousa le neuvième du mois de juin, mil six cent soixante, très haute et très puissante princesse, Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne (1) ».

Voilà le seul souvenir bien net que les voyageurs pressés emportent de leur rapide passage à Saint-Jean-de-Luz; ils ne peuvent se douter de la place que cet événement tint dans l'histoire de la petite ville.

Nous qui avons le loisir de flâner, arrêtons-nous à cette date mémorable de 1660, et voyons ensemble ce qu'était la société basque quand, après la paix des Pyrénées, la nouvelle se répandit, au pays de Labourd, que le roi de France en avait choisi la capitale Saint-Jean-de-Luz pour ses solennelles épousailles.

I

Les Basques se tenaient pour nobles : « Ils s'estiment tous *cavaliers* jusqu'aux porteurs d'eau », raconte Mme d'Aulnoy, au retour d'un voyage en Espagne.

Rien n'est plus vrai et c'est sans doute dans cette fierté de race qu'il faut chercher la cause de cette dignité simple, de cette obligeance, nullement obséquieuse, de cette droiture de conduite et de pensée qui distingue encore à l'heure actuelle leurs descendants.

En l'année 1660, la ville de Saint-Jean-de-Luz avait une importance qu'elle ne connaît plus aujourd'hui : 12,000 âmes, onze quartiers différents, une escadrille de guerre, une riche flotte de pêche...

Elle avait eu à souffrir, en 1635, de l'invasion des Espagnols qui avaient brûlé quatre cents maisons et détruit les beaux terre-neuviens amarrés dans le port du Socoa, mais grâce au puissant appui de Richelieu, qui, pendant vingt ans, lui accorda vingt mille livres chaque année et maintint toutes les exemptions de taxes et de charges, pri-

(1) Extrait des registres de l'église de Saint-Jean-de-Luz.

vilèges des aïeux, elle put se relever rapidement et retrouver sa prospérité d'antan.

En 1660, le port était donc de nouveau encombré de bateaux : baleinières, pinasses et caravelles qui allaient porter par delà les mers les noms de ses grands armateurs : Lohobiague, Haranadère, Harismendy, Sansou et Lanson.

Ces hommes, dont les ancêtres avaient, les premiers, montré le chemin de Cap Breton et de Terre-Neuve, habitaient de vastes demeures somptueusement meublées et leur intérieur offrait toutes les vertus patriarcales.

Le chef de famille était respecté, la mère entourée d'égards et de soins affectueux par des fils dévoués et pieux.

Une parfaite urbanité réglait les relations de la petite société, très unie dans la fermeté de ses croyances religieuses, et fort indépendante des autorités civiles.

De pareils hommes pouvaient être fiers de recevoir le roi : ils ne devaient pas en être intimidés.

Du reste, ce n'était pas la première fois que Saint-Jean-de-Luz était favorisé d'une visite royale.

Louis XI, appelé en 1462 comme médiateur entre les rois d'Aragon et de Castille, fut hébergé par « ses aimés et loyaux sujets » et les entrevues historiques que Commines rapporte eurent même pour théâtre le château d'Urtubie, à une lieue et demie de la ville, sur la route d'Espagne.

François I^{er}, au sortir de sa prison de Madrid, arriva d'Hendaye en un temps de galop, et en entendant sur son passage les cris de joie d'une foule enthousiaste, il s'écria : « Je suis encore roy de France ! »

Eléonore de Portugal, sœur de Charles-Quint et fiancée au vaincu de Pavie, traversa la ville en 1530, dans une litière de drap d'or, escortée de cinq cents torches allumées.

Charles IX y séjourna huit jours en compagnie de Catherine de Médicis, et la chronique rapporte qu'il prit plaisir à se promener en mer et à voir danser les filles du pays au son du tambourin.

Enfin, le 28 juillet 1659, Mazarin arrivait dans un appareil presque royal : cent cinquante gentilshommes, autant de gens de service, cent cavaliers, trois cents fantassins, vingt-quatre mulets couverts de riches housses brodées, sept carrosses pour sa personne et quantité de chevaux de main.

Les plus grands seigneurs de la cour lui faisaient cortège.

Pendant quatre mois entiers, tout le temps que durèrent les préliminaires de la paix, ce millier de personnes furent généreusement hébergées par les habitants.

Ceux-ci étaient donc bien préparés à l'honneur insigne que leur réservait le printemps de 1660.

II

Nous arrivons au point culminant de l'histoire

de Saint-Jean-de-Luz, au grand souvenir qui plane encore sur la ville et lui donne son originalité propre.

On ne peut, en effet, se trouver en face de ces vieilles maisons qui ont vu passer la pompe du Grand Roy, qui ont assisté à l'aurore de son règne, sans éprouver le désir de les interroger, comme les enfants interrogent les aïeules à la tête tremblante, sur le beau temps de leur jeunesse.

Louis XIV arriva le 8 mai...

Depuis le matin, la population était sur pied : la milice avait revêtu ses pourpoints neufs et ses bonnets écarlates : M. le Bayle, Martin de Haranadère et ses quatre jurats : MM. de Lasson, d'Isanetche, de Hayet et d'Olabaratz, en chaperon et en toge rouges, attendaient, en dehors de la ville, la venue du royal cortège.

C'était la saison exquise où les pommiers sont en fleurs, où les champs sont blancs de pâquerettes et les haies, roses d'églantines.

La montagne lointaine s'enveloppait d'une brume diaphane : une fumée légère montait de la vallée ; une joie de vivre flottait partout dans l'air et se communiquait à la foule des curieux qui encombraient les rues, garnissaient les fenêtres ou se portaient sur la route de Bordeaux, trompant l'ennui d'une longue attente par de fréquents arrêts aux cidreries.

Il y avait là de vieilles femmes courbées sur leur bâton, des vieillards au visage imberbe, gros et graves comme des bourgmestres de Flandre, des jeunes gens bien découplés, chaussés de l'antique *spargate* à la semelle de corde, et la veste jetée sur l'épaule, des jeunes filles aux yeux noirs qui riaient à belles dents, des pauvres, des riches, des habitants de la montagne, des pêcheurs de la côte... tous confondus dans la même attente.

Soudain, une immense clameur s'éleva : l'avant-garde des cheveu-légers et des mousquetaires venait d'apparaître, caracolant dans un nuage de poussière, et bientôt Sa Majesté apparut, en personne, dans son carrosse étincelant.

Le canon tonna, les cloches sonnèrent à toutes volées, des vivats étourdissants roulèrent des hauteurs d'Accotz aux bords de la Nivelle... Messieurs les magistrats débitèrent leur harangue, et lorsqu'ils l'eurent achevée, de gentils danseurs, en hauts-de-chausse de toile boucassine bleue, le chef coiffé d'un bonnet écarlate aux rubans bleus et blancs, de fins bas d'estame, tirés sur le mollet, bondirent au son des grelots et des tambourins et, à la tête même des chevaux, exécutèrent le pas national.

Puis le cortège reprit sa marche ; il s'engouffra dans la grand'rue qui, pendant quelques minutes, se remplit de bruits de sabots, de roulements d'équipages et de cris d'allégresse ; les maisons étaient tapissées de draperies multicolores ; des arcs fleuris enjambaient la chaussée, toute jonchée de verdure.

M. le curé se tenait sur le seuil de l'église avec ses seize vicaires et diacres : il bénit le Roi au passage.

Le carrosse s'arrêta devant le château Lohobiague.

Debout, dans une attitude à la fois respectueuse et fière, la maîtresse du logis, dame Marie de Hirigoyen, veuve de Joanis de Lohobiague, attendait son hôte glorieux. Dès que Louis XIV eut mis pied à terre, il enleva son chapeau à plumes d'un geste large, et après les premiers compliments, il gravit le grand escalier qui conduisait au premier étage.

La foule l'acclamait toujours : il se montra au balcon qui est au-dessus de la porte d'entrée ; à la vue du jeune et beau souverain dont les vingt ans avaient déjà tant de dignité et de grandeur, l'enthousiasme redoubla, et, tout en répondant aux affectueuses marques de respect de ses sujets, le roi put jeter un premier coup d'œil sur la vaste place qui s'étendait devant lui.

A l'angle opposé, s'élevait Joanoenia, le château de Joanot de Haranader, où la reine-mère recevait l'hospitalité, et sur le bassin de la Nivelle se balançait une belle galiote à seize rames, construite sur le modèle des galères du roi d'Espagne, peinte et dorée merveilleusement, et montée par une troupe de musiciens qui envoyaient dans l'air de triomphants accords.

La cour se logea comme elle put.

Mademoiselle et ses sœurs furent recueillies par Anne d'Autriche ; Monsieur, duc d'Anjou, frère du roi, devint l'hôte du bayle, Martin de Haranader ; le cardinal Mazarin dut passer l'eau : il occupa à Ciboure, sur l'autre rive de la Nivelle, la maison de M. d'Etcheto ; le duc d'Epéron, la princesse de Bade, la duchesse de Créqui, la duchesse de Valentinois, le comte de Soissons, M. de Turenne, le duc de Bouillon, les Noailles, les d'Uzès, tous les plus grands noms de France, durent se contenter de logements plus modestes.

On se serra, on s'entassa, on se plaignit beaucoup, mais, au fond, on était enchanté d'être là : on aurait été bien marri de n'y pas être !

III

On pourrait croire que le mariage du Roi se célébra aussitôt que la cour fut arrivée à Saint-Jean-de-Luz.

Il n'en fût rien !

Tout n'avait pas été réglé dans les conférences de 1659 : la délimitation des frontières flottait dans le vague ; le cérémonial à observer pour l'entrevue des deux monarques comportait bien des points obscurs. Mazarin dut reprendre avec don Luis de Haro les joûtes de finesse et d'habileté, où la souplesse de son esprit italien lui donnait

souvent l'avantage sur son antagoniste raide et hautain comme un hidalgo.

Pendant ce temps, que faisait la cour de France transportée au pays de Labourd ?

A notre époque, si un jeune souverain se trouvait dans la même situation que Louis XIV, il y a cent à parier contre un qu'il occuperait ses loisirs à faire de la bicyclette, du canotage et surtout de l'automobile. Il escaladerait la Rhune qu'on voit de partout à Saint-Jean-de-Luz, et qui semble vous narguer; il visiterait les villages de la montagne ou explorerait les côtes sur un yacht blanc et or, léger et rapide comme une mouette qui rase les flots. La reine-mère et les princesses auraient des robes *tailleur* et des chapeaux masculins, et toutes les dames de la suite porteraient des *kodaks* en bandoulière.

Les sports, les exercices physiques, le tourisme curieux ne sont-ils pas à l'ordre du jour ?

Il y a deux siècles et demi, il n'en allait pas de même.

On sait qu'à part La Fontaine et Mme de Sévigné, le *xvii^e* siècle ne comprit pas la simple grandeur des œuvres divines; il se plut à tourmenter les arbres, à donner aux pelouses un dessin géométrique, à aligner les fleurs comme des soldats en rang de bataille, et à capter l'eau des sources pour ses vasques de rocailles et les urnes penchées de ses nymphes... Le *xviii^e* siècle, en essayant de lui reprocher ce manque de goût, tomba dans une erreur bien plus grave : il versa dans le panthéisme.

Louis XIV ne visita donc pas les environs, il mena à Saint-Jean-de-Luz une vie toujours digne, toujours solennelle, mais un peu uniforme.

Si nous interrogeons les auteurs de mémoires

du temps, Mme de Motteville, la Grande Mademoiselle et des épistoliers comme l'abbé de Montreuil, ils semblent plus préoccupés des minuties de l'étiquette que de cette fin de printemps qui fleurissait d'or les genêts, reverdissait les fougères et mettait sur les falaises des gentianes d'azur et des bruyères roses.

A quel moment les grands d'Espagne ôteraient-ils leur chapeau?... Le roi Philippe IV embrasserait-il sa sœur, la reine-mère, ou lui baiserait-il la main ? Qui porterait la queue des princesses?... Voilà quelles étaient les questions palpitantes qui soulevaient de vives discussions et passionnaient la petite société.

De temps à autre, les jeunes seigneurs allaient en leste cavalcade jusqu'à Hendaye, non point pour admirer le merveilleux panorama de la Croix-des-Bouquets ou le coucher du soleil sur la Bidassoa, mais pour recueillir les dernières nouvelles et les rapporter aux dames.

Ils leur apprenaient ainsi que l'île des Faisans, choisie déjà pour le lieu de la conférence, se couvrirait d'une sorte de palais improvisé, « d'où partaient deux galeries égales, l'une ayant issue sur la France et l'autre sur l'Espagne », et que les gentilshommes de Philippe IV étaient froids et un peu guindés, mais qu'on ne pouvait nier leur belle politesse et le désir sincère qu'ils avaient d'accueillir comme il convenait les gentilshommes de France.

Quelques grands d'Espagne rendirent ces visites et en profitèrent pour faire leur cour au futur époux de leur infante.

JEANNE DE COULOMB.

(La fin au prochain numéro.)

LE NID

*Pour tenir l'enfant, la femme est assise :
La nature, tendre en tous ses desseins,
D'avance a marqué la place précise,
Entre les genoux, les bras et les seins :*

*Doux nid de l'oiseau, dès qu'il vient de naître,
Asile sacré, berceau sans pareil,
Où Dieu prépara pour le petit être,
Après du lait pur, le profond sommeil.*

*Point de gazons fins ni de jeunes mousses :
Les mères ont mieux pour leurs nouveau-nés !
Leurs bras ont trouvé des courbes plus douces
Que tous nos fauteuils si capitonnés !*

*Qu'importe la bure épaisse et vulgaire,
Ou les plis soyeux couvrant les genoux ?
Peut-être à l'enfant, qui n'y songe guère,
Les haillons troués font un lit plus doux !*

*Le dormeur est là, souriant et rose :
Un bras le retient, l'autre le défend,
Tandis qu'un regard descend et se pose
Des yeux de la mère au front de l'enfant*

*Et cette tendresse, où Dieu se révèle,
Vous la retrouvez la même partout :
Est-on jeune ou vieille, est-on laide ou belle,
L'enfant ne connaît orgueil ni dégoût.*

*Car toute caresse est pour lui pareille ;
Il trouve à qui l'aime assez de beauté :
La plus misérable, alors qu'il s'éveille,
Reçoit son sourire, et l'a mérité !*

EUGÈNE MANUEL.



CONSEIL

Le Caractère

QUE voulez-vous ! C'est mon caractère, je n'y puis rien, il faut me prendre comme je suis. »

Voilà une phrase que vous avez probablement entendue bien souvent, mesdemoiselles, et que vous avez peut-être répétée vous-même avec une certaine conviction.

Ce qu'on entend d'une manière banale par le caractère, un bon caractère, un mauvais caractère, c'est l'ensemble de dispositions, de qualités, de défauts sur lesquels, je le reconnais, la santé et le physique influent dans une certaine mesure. Mais, prenez garde : il ne faudrait pas glisser ici d'idées fatalistes ni matérialistes. L'état physique peut rendre plus facile ou plus difficile l'exercice des vertus morales, mais n'en devient jamais la cause ni l'obstacle.

Donc, nous avons plus ou moins de facilité à être agréables, égales, patientes, selon que nous possédons plus ou moins de douceur, de patience et même d'équilibre physique. Mais, depuis notre enfance, nous avons eu la possibilité de connaître nos défauts, de réagir contre eux, et ce qu'on appelle un mauvais caractère provient le plus souvent du manque absolu d'empire sur nous-mêmes, du défaut d'exercice, de l'habitude égoïste de nous laisser aller aux fluctuations de notre humeur.

Enfin, j'admets que le mal est fait : nous n'avons pas formé notre caractère, nous ne l'avons pas assoupli, nous avons laissé se développer nos instincts autoritaires, notre impatience, notre personnalité. Faut-il jeter le manche après la cognée, et se réfugier dans cette commode excuse qu'on « a son caractère et qu'on n'en peut changer ? »

Grâce à Dieu, notre être moral n'est pas voué à l'immobilité ; il peut, il doit toujours progresser.

Nous ne sommes pas seules ici-bas ; les chocs de notre caractère atteignent toujours quelqu'un. Pourquoi ceux qui nous entourent seraient-ils obligés de « nous prendre comme nous sommes », si nous sommes de relations difficiles et d'abord désagréable ?

Ce pourra être long et même difficile de nous réformer dans cette suite de petites choses, de mouvements, d'instincts ; mais ce n'est pas impossible, et nous y réussirons à deux conditions. D'abord, il faut faire appel au sentiment religieux. Notre perfectionnement est une loi sérieuse, et lorsque nous nous laissons aller aux fluctuations de notre humeur, nous contrevenons à une foule

de devoirs et de vertus : la douceur, la patience, la charité, le dévouement, l'oubli de soi. Puis il faut s'inspirer de cet autre sentiment, de cet amour du prochain qui fait l'objet d'un commandement « semblable au premier ».

Songez combien l'inégalité de notre humeur est pénible pour ceux qui vivent près de nous, combien nos boutades, nos colères, nos irritations plus ou moins motivées mettent dans leur vie d'agitations, de sursauts, de chocs, de petites blessures. Plus tard, vous serez épouses, mères, maîtresses de maison. Un mauvais caractère rebute un mari, l'aigrit, use sa tendresse, peut l'éloigner de sa maison, de son devoir. Il diminue vis-à-vis des enfants et des domestiques l'autorité, le respect, le prestige, nécessaires, indispensables à qui détient le commandement. Il nuit aux relations d'amitié.

De tout cela, ne résulte-t-il pas pour vous, mesdemoiselles, qui êtes jeunes et souples, la nécessité de travailler dès maintenant sur vous-mêmes ? Faites dès le matin provision de patience et de douceur, vous préparant aux chocs inévitables de la journée, vous exerçant à l'empire sur vous-mêmes. Ne vous laissez pas aller à ces tristesses sans cause, à ces accès de mutisme inexplicables qui assombrissent et ennuient votre entourage. Vous n'avez pas le droit de vivre pour vous seules. Vous devez prendre sur vous pour donner non seulement du bonheur, mais de l'agrément, de la distraction, du plaisir. Vous avez ce devoir actuellement vis-à-vis de vos parents, vous l'aurez plus tard envers un mari. Il faut sortir de vous, passer par-dessus vos fantaisies, vos irritations sans raison. Vous vous sentez nerveuses, dites-vous peut-être ; eh ! bien, vous dominerez vos nerfs et vous vous en rendrez maîtresses. Vous devez apprendre à exercer votre volonté, à sourire quand vous avez envie de pleurer, à chercher les sujets de conversations agréables à autrui quand vous voudriez vous taire, à écouter même ce qui ne vous intéresse pas, à réprimer vos impatiences, vos saillies, vos réponses brusques ou maussades.

Il vous faudra être patientes envers vous-mêmes. Ce n'est pas en un jour que vous vous améliorerez, mais ce sera un puissant encouragement de penser à ce que vous pouvez ainsi réaliser pour le bonheur des autres, la paix domestique, et la légitime influence que vous pouvez, que vous devez posséder, et qui ne s'exerce, croyez-le fermement, que par l'égalité d'humeur, la douceur et le dévouement.

M. MARYAN.



FLEURS FANÉES

SUITE ET FIN



INSI s'écoulèrent les deux mois de juin et de juillet.

En août, M^{me} d'Elven emmena sa fille hors de Paris, dans une belle propriété, ombreuse et riante, qu'elle possédait sur les bords de la Vienne.

Là, sous les grands arbres amis, elles goûtèrent mieux encore les charmes du tête-à-tête quotidien et des confidences réciproques. Marthe n'avait à livrer que les rêves

de sa jeunesse, M^{me} d'Elven raconta les tristesses de sa maternité.

La mère osa pleurer devant sa fille et ce fut, pour celle-ci, presque une joie, au milieu de son chagrin, de constater que M^{me} d'Elven éprouvait les mêmes sentiments que son mari. La présence de Marthe ne faisait qu'aviver sa douleur. Plus que jamais, à la faveur de cette réunion trop courte, elle sentait l'horreur de cette séparation qui la privait de sa fille une si grande partie de l'année.

Un cri de Marthe avait caractérisé cette situation mieux que toutes les plaintes.

L'enfant avait, un jour, laissé échapper cette parole de condamnation :

— Mais qu'ai-je fait, moi ? Mon cœur est tout entier à vous deux et vous contient ensemble. Pourquoi faut-il qu'on me le coupe en deux ?

Oui, c'était bien le terme énergique et brutal en sa décision.

Pourquoi « coupait-on en deux » le cœur de l'enfant innocente ?

Les sujets de conversation étaient toujours les mêmes.

Comment pourrait-on mettre un terme à cette situation abominable qui contraignait Marthe à se partager, qui, tous les ans, infligeait à l'amour maternel le chagrin de la séparation, alors que la vie est si courte pour s'aimer ?

Et la même réponse revenait à l'esprit des deux femmes, réponse que Marthe n'osait se faire à haute voix et que, pourtant, M^{me} d'Elven eût peut-

être souhaité d'entendre sur les lèvres de sa fille : la réconciliation seule des deux époux était le remède au mal dont ils étaient tous à souffrir.

Un soir, comme on approchait de la fin du mois d'août, la jeune fille trouva l'occasion qu'elle cherchait d'arracher à M^{me} d'Elven l'autorisation dont elle croyait avoir besoin pour agir elle-même.

Elle l'avait amenée sur une terrasse surplombant la rivière. De ce coin, préféré par Jeanne, la vue embrassait toute la verdoyante vallée et allait se perdre sur les coteaux lointains sur les admirables horizons qui servent de cadre à cet incomparable morceau de la terre de France.

M^{me} d'Elven n'avait jamais contemplé ce paysage sans qu'une profonde mélancolie s'emparât d'elle. Et ce jour-là, plus particulièrement, elle paraissait disposée aux tendres épanchements.

De ses deux bras, elle avait entouré le cou de Marthe et attiré la charmante tête sur son sein. Il semblait qu'elle voulût la bercer de son étreinte.

— Oh ! mon enfant, ma chère petite Marthe, murmurait-elle d'une voix qui, parfois, s'assourdissait, que n'est-il le temps où, ici même, sur cette terrasse, je me promenais, mère heureuse, te tenant comme je te tiens, te prodiguant les mêmes baisers !

— Il ne tient qu'à toi, maman, de le faire revivre, ce temps heureux !

— Ah ! soupira la mère, Dieu m'est témoin que s'il n'y fallait que le sacrifice de mon orgueil, cause peut-être de tout le mal, je le ferais avec joie.

— Eh bien, s'écria Marthe, désormais renseignée par l'aveu que venait de faire sa mère, priez Dieu seulement. Je me charge du reste.

— Toi ? questionna Jeanne d'Elven un peu incrédule.

— Moi, répliqua la jeune fille, les traits rayonnants d'enthousiasme et de confiance. Laissez-moi faire. Lui aussi, il souffre, il pleure, il cache ses larmes comme toi, ma mère chérie. Je veux que vous pleuriez ensemble.

Jeanne d'Elven ouvrit la bouche, pour protester peut-être. Mais aucune parole n'en sortit. Elle consentait.

XVII

On rentra à Paris vers le 10 septembre.

La saison était devenue pluvieuse et rendait la campagne maussade.

Mieux valait le tumulte parisien que cette paix triste, débilitante pour les courages et les énergies des deux femmes.

Marthe avait poussé à ce retour.

Ainsi qu'elle l'avait fait entendre à sa mère, la jeune fille avait une idée en tête. Sans nul doute, elle avait pris une résolution, ou, tout au moins, formé quelque projet dont l'accomplissement exigeait leur présence à Paris.

On revint donc à l'appartement de la rue Barbet-de-Jouy.

Marthe retrouva sa jolie chambre claire. Elle y jouit des suprêmes splendeurs de l'été déclinant. Elle vit les arbres des jardins sur lesquels s'ouvraient les croisées, revêtir peu à peu les belles teintes d'ocre et de safran de leurs feuilles deséchées.

Tantôt seule, tantôt en compagnie de sa mère, elle reprit ses courses dans Paris. Les dames de Brives étaient rentrées, elles aussi, de la mer, et la baronne avait adressé sur le champ une lettre à la comtesse d'Elven, lui assignant un rendez-vous.

De cette entrevue, Jeanne était revenue assez gaie, bien que le nuage habituel couvrit encore son front. Aux questions de sa fille, elle avait répondu d'une manière fort évasive, mais le peu que celle-ci avait appris suffit pour raviver les souvenirs de Nice et donner un nouvel essor à ses espérances.

L'amiral de Bohério avait fait le voyage de Toulon à Paris, puis de Paris à Paramé. Il avait vu Mme de Brives et ses nièces; il avait même passé trois jours dans la belle villa de la baronne sur les bords de la Manche. Et il semolait bien que son intraitable humeur s'était apaisée; peut-être mieux, venu à résipiscence, avait-il accompli quelque démarche plus décisive que ses visites hautaines de Nice?

Cette vague divination d'un état meilleur, le pressentiment encore indistinct que quelque chose d'heureux se préparait pour elle, mirent donc dans l'âme de Marthe cette confiance en Dieu et en soi, la condition essentielle de la réussite dans toute entreprise.

Un matin, profitant du beau temps, et ne pouvant accompagner sa mère à un rendez-vous de couturière, elle se dirigea vers le bois de Boulogne, escortée de sa femme de chambre.

Elle y fit une longue course qui la mena du côté des Lacs.

Comme elle passait tout au bord de l'eau, s'amusant à jeter du pain aux cygnes et aux canards, elle éprouva cette sensation particulière d'être

observée à distance. Ses yeux sollicités se tournèrent vers celui ou celle qui la dévisageait ainsi, et elle aperçut un homme du monde qui, arrêté à quelque cent pas, la considérait avec une sorte d'attendrissement.

Le cœur de Marthe bondit dans sa poitrine. Elle venait de reconnaître le matinal promeneur. Il n'était autre que Pierre d'Elven.

— Papa! s'écria la jeune fille, folle de joie.

Et, laissant la servante aux prises avec les blancs oiseaux du lac, elle courut se jeter dans les bras de son père, aussi ravi qu'elle de la rencontre.

Il l'étreignit et l'embrassa avec une sorte de frénésie.

On eût dit que leur séparation datait de plusieurs années.

Les premiers mots ne furent que des interjections d'allégresse.

Puis, sa fille pendue à son bras, M. d'Elven se mit à marcher lentement, en suivant les pentes gazonnées du lac.

Ils s'entretenaient avec amour, avec des éclats de gaieté qui faisaient vibrer les échos des allées, désertes en ce moment. Les questions se pressaient :

— Eh bien, père? Et cette ouverture de la chasse?

— Pas avant le quinze, ma chérie, et le quinze, c'est demain.

Elle fit une moue. Le quinze, c'était la menace du départ, la menace de perdre celui qu'elle venait de retrouver si fort à propos.

A son tour, il l'interrogea sur son séjour à la campagne.

Elle lui répondit sincèrement. Elle parla de la mélancolie de la vie qu'elle avait menée, là-bas, dans leur propriété de Candès.

— Vous me manquiez tant! soupira-t-elle avec des pleurs dans la voix.

La promenade dura plus d'une heure, une heure bien remplie.

Marthe apprit de son père qu'il n'avait point quitté Paris pendant la durée des vacances, sinon pour faire un ou deux brefs séjours de quarante-huit heures, chez des amis, aux environs.

Bien plus, il n'avait pas même habité sa garçonnière de l'avenue d'Iéna. La période des vingt-huit jours l'ayant privé de son valet de chambre, il s'était mis au régime de la table d'hôte et de la maison meublée.

Il paraissait plus sombre qu'à l'ordinaire.

Quelques mots, quelques soupirs suffirent à faire comprendre à Marthe que le moment attendu par elle, le moment psychologique, était enfin venu, et qu'elle pouvait tenter la grande épreuve sur laquelle se fondait son espoir.

Elle avait pris l'adresse provisoire de son père, celle d'un petit hôtel très confortable, d'une de ces maisons familiales que l'on trouve aux abords du Luxembourg.

Elle sut qu'il y demeurerait toute la matinée, jusque vers midi.

Mais, dès le lendemain, ce quinze, cette ouverture qu'il n'avait jamais manquée jusqu'alors le retiendrait hors de chez lui plusieurs jours, peut-être même jusqu'à la fin de la semaine, et l'on n'était encore qu'au lundi.

Marthe forma donc rapidement son projet, l'arrêta définitivement.

La semaine achevée, elle le mit à exécution.

Le lundi qui suivit celui de la rencontre, la jeune fille, toute habillée, prête à sortir, entra, de grand matin, dans la chambre de sa mère.

— Maman, dit-elle en l'embrassant, je t'emmène avec moi aujourd'hui.

— Tu... m'emmènes? demanda M^{me} d'Elven, très surprise.

— Oui. Et, ajouta l'enfant avec un adorable sourire, je te demande la permission de ne point te dire où je t'emmène, de garder mon secret jusqu'au bout, car c'est un véritable secret.

Jeanne hésita, puis finit par acquiescer à la demande.

Elle n'y fit pas trop d'objections. Peut-être un pressentiment confus lui tenait-il le cœur en éveil, correspondant à ses plus intimes désirs?

Une heure plus tard, la voiture qui portait la mère et la fille s'arrêtait devant l'entrée paisible de la maison de famille, dans une rue silencieuse du quartier Notre-Dame-des-Champs.

Elles descendirent et furent introduites dans un salon simple, presque austère, sous la pénombre de rideaux sombres, des rideaux de parloir religieux.

— Je vais te laisser seule un instant, dit Marthe en baisant la main de sa mère.

Et sans attendre la question qui allait sûrement venir, elle s'éclipsa, légère et gracieuse.

Il y avait là deux salons contigus pour les besoins des locataires.

Dans une pièce un peu plus vaste, un peu plus claire, Marthe rencontra M. d'Elven que le garçon d'hôtel était allé prévenir dans sa chambre.

— Tiens! c'est toi? fit-il joyeusement, en serrant sa fille dans ses bras.

— C'est moi! répondit-elle. Je voulais savoir s'il ne vous était rien arrivé de fâcheux à l'occasion de l'ouverture. On raconte tant d'accidents de chasse.

— Je ne l'ai pas faite, ma chérie, soupira Pierre. C'est la première fois qu'il m'arrive d'y manquer. Mais, vraiment, je n'y avais pas le cœur.

Il ajouta, avec une nuance d'incrédulité dans le ton :

— Et c'est là ce qui me vaut ta visite ce matin?

Elle sourit, comprenant bien qu'il fallait jouer ses atouts.

— C'est cela, et c'est autre chose, père. C'est surtout l'approche de notre départ; septembre est

le dernier mois que je passe à Paris, puisque je m'en vais avec vous en octobre.

— Ah! fit-il, un peu inquiet. Tu voudrais peut-être une prolongation de congé? Mademoiselle n'aime plus assez son père pour...

— Fi! que c'est laid ce que vous dites là! Vous savez que je vous adore... Mais il y a quelqu'un autre que j'aime, et qui vous aime aussi, et qui vous le rend. Je veux bien aller avec vous, mais je ne veux pas me séparer de maman. Voilà. J'ai dit.

— Marthe!... s'écria Pierre d'Elven, bouleversé par cette déclaration.

— Chut! Ne niez pas, ne dites rien. Je vous connais bien tous les deux, allez! Voilà longtemps que vous souffrez l'un et l'autre. Vous pleurez comme elle pleure, et cela me désole, moi. Je ne veux plus que vous pleuriez.

Pierre d'Elven tremblait. Son visage trahissait son angoisse.

Marthe faisait violence à son cœur, elle en forçait la porte.

Il se sentait dompté par elle, mais cette violence lui était douce.

Il ne demandait qu'à se rendre, à se laisser prendre par la main.

Et pourtant il essaya de protester, de s'accorder le temps de la réflexion.

— Voyons, voyons, tu vas vite en besogne, mon enfant, trop vite peut-être; je ne dis pas non, je ne veux pas te contrarier. Il est certain que je ne m'oppose pas à un rapprochement, que j'en serais même heureux, que je suis tout prêt à oublier le passé...

— Pas seulement à l'oublier, père, à le réparer.

— Si tu veux, mais laisse-moi respirer, me ressaisir...

Vivement, elle le serra de plus près et lui mit une main sur la bouche.

— Taisez-vous. Vous avez eu tout le temps de vous ressaisir, de méditer sur toutes ces affreuses choses qui ne sont, au fond, qu'un malentendu. Croyez-vous que je vais vous laisser échapper? Je vous tiens maintenant, je ne vous quitte plus. D'ailleurs, j'ai des gages.

Elle tira de son corsage un petit paquet soigneusement attaché avec des faveurs de soie verte, et le mit sous ses yeux.

— Rappelez-vous ce que vous m'avez dit lorsque je vous ai demandé d'où venaient ces fleurs, ces vieilles pensées pleines de souvenirs?

Elle déplaça le papier qui enveloppait les chers débris et lui montra les tiges sèches, les pétales flétris, prêts à s'envoler au moindre souffle, poussière lointaine des jours heureux.

— Hélas! murmura-t-il, ne t'ai-je pas dit alors que ce qui est mort ne peut plus revivre, que les corolles fanées ne reflorissent plus?

— Alors, pourquoi pleurez-vous, mon père? Est-ce que votre cœur est mort, lui? S'il était

mort, est-ce que la source de vos larmes ne serait pas tarie ?

Il avait penché le front, sentant son émotion grandir.

Elle insista, elle eut recours à des adjurations plus pressantes.

— Et ceci, mon cher papa, ce ruban bleu que vous avez ramassé vous-même dans sa chambre, dans cette chambre que je lui réserve, que je garde, que j'entretiens, que j'orne pour elle, pour elle seule, le reconnaissez-vous ? Il faisait partie de sa toilette quand elle vint à Nice, quand elle entra dans notre maison qui devrait être la sienne. Vous l'avez recueilli, ce ruban, vous l'avez conservé, je l'ai pris sur votre table de travail. Il était à côté de vous, sous votre main, sous vos yeux, si bien sous vos yeux que vous l'avez mouillé de vos pleurs. Oh ! ne niez pas ! Quand vous l'avez ramassé sur le tapis de la chambre, il ne portait la trace que d'une larme, la sienne. Aujourd'hui, voyez, il y a d'autres marques, celles de vos larmes, à vous.

Elle l'avait littéralement enveloppé. Il ne résistait plus. Des soupirs seuls trahissaient les dernières agitations du combat qui se livrait en lui.

— Oh ! murmura-t-il enfin, tu me montres ces fleurs, ce ruban. Ce ruban a des taches, tu le vois, des taches comme notre passé cruel, et rien ne les effacera ; ces fleurs sont mortes, mortes à jamais. Quel miracle inespéré, impossible, pourrait-il les ranimer ?

Cette fois, Marthe ne répondit pas à la plainte.

Elle se leva et courut à la porte qui faisait communiquer les deux salons.

Au bruit, Jeanne d'Elven s'était levée.

Elle vit sa fille, et près de sa fille, son mari. Il l'aperçut en même temps.

Un double cri retentit :

— Pierre !

— Jeanne !

Alors le père s'avança vers la mère et, pâle, la voix tremblante, demanda :

— Jeanne, voulez-vous que le souhait de cet enfant se réalise ? C'est aussi le mien.

Sanglotante, M^{me} d'Elven se laissa tomber dans les bras ouverts qui l'appelaient, tandis qu'une autre étreinte, un autre lien de baisers, l'étreinte et les baisers de Marthe, leur donnaient le gage du mutuel pardon.

Il y eut quelques minutes de silence profond, mais tout rempli de l'idéal cantique entonné par ces trois cœurs qui n'en formaient plus qu'un.

— Maintenant, fit la jeune fille redevenue maîtresse d'elle-même, je ne vois pas ce qui peut nous retenir ici. Si nous sortions ensemble ?

— C'est précisément à quoi je pensais, dit joyeusement M^{me} d'Elven.

— Pierre, demanda Jeanne en souriant, accepterez-vous l'hospitalité sous notre propre toit, ou bien dois-je changer de logis ?

— Oh ! répondit l'heureux mari, je serai trop heureux qu'il vous plaise de recevoir mon hommage pour regarder à l'endroit où vous le recevrez.

On quitta donc l'hôtel pour faire une première fugue hors de Paris.

La journée était splendide. Pierre emmena sa femme et sa fille aux environs de la capitale, assez loin pour que le mouvement des cohues ne les troublât point dans la quiétude de leur félicité retrouvée.

Ils délibérèrent assez longuement sur le lieu de cette échappée.

Ce fut encore Marthe qui résolut le problème.

— Mes chers parents, dit-elle en riant, faisons comme de bons bourgeois en congé du dimanche. Allons-nous-en à la gare la plus voisine, et, de là, prenons le premier train de banlieue. Nous déjeunerons quelque part, où nous pourrons.

Et, comme ils la regardaient, un peu hésitants elle ajouta :

— Nous sommes au Luxembourg. La gare la plus proche est Montparnasse.

— Non, intervint Pierre d'Elven, la gare Montparnasse ne nous conduirait qu'à Versailles, ou en Bretagne. Versailles est trop près et la Bretagne trop loin. Je propose donc un moyen terme, si vous le voulez bien.

— Lequel, papa ? je m'en remets à votre inspiration.

— Eh bien, reprit M. d'Elven, nous n'avons qu'à traverser le jardin pour prendre un train de la ligne d'Arcueil, Sceaux, Limours. Je propose donc, tout simplement, une excursion à la vallée de Chevreuse.

La proposition fut votée par acclamation. Marthe battit des mains.

Ce fut, pour les trois grands enfants, une inoubliable journée.

Ils rentrèrent, un peu las. Le lendemain, comme ils se réunissaient à la table redevenue commune, Jeanne d'Elven dit à son mari :

— Mon cher Pierre, j'ai oublié, hier, de vous informer qu'Éléonore de Brives m'attend aujourd'hui pour me faire, paraît-il, une importante communication.

— Qu'à cela ne tienne, ma chère amie, répondit-il ; je ne suis pas rentré dans vos bonnes grâces pour entraver votre liberté.

Elle sourit en lui abandonnant sa main qu'il porta à ses lèvres.

— C'est que, je vais vous dire, je crois deviner de quelle nature est la communication d'Éléonore. Je ne serais pas fâchée que vous la connussiez en même temps que moi. En outre, votre présence apporterait la meilleure réponse à la question que je prévois de sa part.

— Ma chère Jeanne, j'aime beaucoup Éléonore, mais vous n'ignorez pas que, depuis notre séparation, j'ai eu fréquemment maille à partir avec elle.

— A quel sujet, mon ami ?

— Mais, précisément, au sujet de notre différend personnel.

M^{me} d'Elven eut un nouveau sourire qui convainquit son mari.

— Eh bien, mais il me semble que c'est le meilleur moment pour faire la paix.

— Soit ! acquiesça Pierre. J'irai avec vous. Mais, pouvez-vous me dire en quoi consiste cette communication que vous prévoyez ?

— Assurément. C'est de l'avenir de Marthe qu'il s'agit.

— Ah ! cette aventure de Nice, cet officier de marine, le neveu d'Eléonore ? Entre nous, il ne semble pas bien pressé, ce garçon-là.

— Chut ! fit vivement M^{me} d'Elven, en voyant entrer sa fille.

On ne parla plus du sujet. On se borna à annoncer à Marthe que son père se rendrait dans l'après-midi chez les dames de Brives.

La visite se fit entre quatre et cinq heures.

En voyant les deux époux franchir ensemble son seuil, la baronne ne put retenir un cri de surprise attendrie et joyeuse.

— Enfin ! Voilà donc ce que je souhaitais accompli !

Et, serrant la main du comte, elle lui dit, très émue :

— Je crois, Pierre, que vous gardiez une dent contre moi. Oh ! ne vous défendez pas. Je le méritais sans doute. Et puis, faut-il l'avouer, moi aussi j'avais quelques préventions... Maintenant, elles sont tombées, ces préventions. Il ne vous reste plus qu'à arracher votre dent. Voulez-vous m'embrasser ?

Et, tout en lui tendant la joue, elle dit en une dernière plaisanterie :

— Ne me mordez pas, au moins. Ce serait de la trahison.

Puis, tandis qu'Aline et Paule entraînaient Marthe dans leur chambre, M^{me} de Brives fit asseoir ses visiteurs à ses côtés et leur dit, avec cet accent entraînant qu'elle savait prendre :

— A présent, parlons de notre chère enfant.

VIII

Tout avait été réglé et décidé entre les deux familles.

L'amiral de Bohério avait fait à M. et M^{me} d'Elven la visite officielle leur demandant la main de leur fille pour son fils Marcel.

Marthe, appelée à exprimer son sentiment, n'était venue rejoindre ses parents au salon que pour confirmer leur acceptation.

Il ne manquait à la réunion que Marcel lui-même.

Hélas ! à cette heure, le pauvre enseigne se trouvait dans les parages dangereux des Cy-

clades, aux prises avec une furieuse tempête du Sud.

L'escadre, au retour d'une visite en Terre Sainte, avait été assaillie par l'ouragan. Quinze heures durant, la mer avait fait rage et il avait fallu lui livrer une véritable bataille, repousser sans répit l'assaut des vagues exaspérées.

Mais il n'est pas de labeur trop rude pour des marins français.

Au premier rang d'entre eux, au plus fort de la tourmente, Marcel de Bohério avait fait preuve d'un sang-froid et d'une présence d'esprit merveilleux. Il avait été publiquement félicité par ses chefs, et, avant même que la division ralliât Toulon, le jeune officier avait reçu la notification de sa promotion au grade de lieutenant de vaisseau, en même temps qu'au rang de chevalier de la Légion d'honneur.

Ce fut donc à son arrivée qu'il apprit le résultat de la démarche de son père. Tous les bonheurs lui venaient à la fois.

L'amiral, dont la missive respirait la plus vive allégresse, terminait sa lettre par ces quelques mots :

« Ne te déplace pas pour venir nous voir ici. C'est nous qui partons tous ensemble pour le Midi, plus tôt qu'à l'ordinaire. Tu pourras saluer ta belle fiancée à son passage dans la gare de Toulon ».

Marcel accepta donc ce délai de quinze jours qui mit son amour à une nouvelle épreuve, celle de la patience.

Les jours lui parurent d'une durée mortelle, bien que les aubes et les couchants admirables d'octobre lui permissent de promener sa rêverie sur les bords enchantés de cette mer dont il venait de subir les fureurs.

Comme tous les amoureux, il leur conta les secrets de son cœur.

Car la mer est la plus sûre des confidentes. Parlant toujours, elle ne se fait comprendre que des âmes éprises de solitude et de mystère. L'amour se plaît aux champs comme à la ville, dans la plaine, comme sur les montagnes. Mais il semble que les eaux berceuses se prêtent mieux à l'écho des soupirs.

Marcel promena donc son rêve au bord de la Méditerranée. Il le porta sur les cimes qui s'y baignent. Il employa ces quinze jours de congé que lui octroyaient, en même temps, ses chefs et ses amis, à parcourir tous les points pittoresques de l'incomparable rivage.

Les jours finirent par s'user, sous la plume qui en tenait le compte.

Il arriva, enfin, ce jour où il put revoir Marthe d'Elven.

Marcel se trouva à la gare une demi-heure avant le passage du train.

Une permission de quarante-huit heures lui avait été accordée.

Avec quels battements de cœur n'entendit-il pas siffler la locomotive, ne vit-il pas s'avancer la lourde et rapide machine ?

Et, tout de suite, il sut que son impatience était partagée.

A l'une des portes du wagon, il aperçut son père debout et, tout à côté de l'amiral, un autre visage, idéalement pur, rayonnant de jeunesse, de beauté et d'espérance.

Marthe n'était pas seule. Derrière elle se montraient M. et Mme d'Elven.

L'arrêt à Toulon était d'une demi-heure. Tous les voyageurs descendirent.

Ce fut là, sur le bitume du quai d'embarquement, que Marcel put exprimer à Pierre et à Jeanne l'immense joie qu'il ressentait.

Le comte, que son propre bonheur avait rajeuni, lui dit en souriant :

— Je vois, monsieur le marin, que les lieux de passage vous sont propices. N'est-ce pas à la gare de Lyon qu'a commencé le roman qui s'achève aujourd'hui ?

— Oui, répondit l'officier en rougissant un peu, mais pourquoi dites-vous que le roman s'achève, alors qu'il en est à peine à ses premières pages ?

— Oh ! répliqua Pierre, je veux entendre par là cette simple vérité, que vous sortez du rêve pour entrer dans la réalité. Désormais ce n'est plus le roman, c'est l'histoire. Croyez-moi, l'histoire a plus de charmes encore.

On n'eut pas le loisir d'échanger autre chose que des compliments.

Le train repartait pour Nice, mais il emportait Marcel.

Deux mois s'écoulèrent avant la journée où le mariage de Marcel et de Marthe fut célébré en l'église Saint-Jean-Baptiste.

Ils furent, d'ailleurs, bien remplis, ces deux mois.

Marthe avait fait entendre à son fiancé que le premier soin auquel elle allait se donner serait celui de l'installation de sa mère.

Et, pendant deux semaines, en effet, la jeune fille s'attacha à orner, à embellir la chambre qu'elle avait destinée à l'absente.

— Vois-tu, lui dit-elle en l'y introduisant, l'amour fait des miracles. Je suis sûre qu'en te consacrant cette pièce, j'y ai appelé ton bon ange et que, dès le premier jour, il en a pris possession en ton nom.

Jeanne ne répondit à ces paroles que par des baisers.

— Et, maintenant, ajouta la jeune fille, je vais

reprendre ce qui n'a plus d'objet pour vous, mais qui reste mon talisman, à moi.

Elle montrait le bouquet de fleurs fanées et le ruban bleu.

Cette fois, ce n'était plus en un papier satiné, lié par des faveurs vertes, que ces objets chers à son cœur étaient enfermées.

Marthe leur avait donné pour écrin une sorte de sachet de soie, cousu et brodé de ses mains. Et les rubans qui l'attachaient étaient roses.

— Le vert est la couleur de l'espérance, dit-elle ; aujourd'hui toute mon espérance est réalisée. Je ne porte plus que les couleurs de la joie.

Elle ajouta, en pressant le sachet sur son cœur :

— Cher écrin, doux trésor de ma vie, nul autre ne pourra t'égaler.

Elle l'ouvrit une fois encore et montra à sa mère les pensées pulvérulentes :

— Regarde, maman, dit-elle, comme elles s'étaient bien conservées. Il n'y a, dans le nombre, qu'un seul pétale qui manque, et encore ne manque-t-il, que depuis que j'ai touché au volume des *Méditations*, Où s'est-il envolé ?

Lorsque, au sortir de la bénédiction nuptiale, Marcel de Bohério emmena la jeune épouse par de là les frontières d'Italie, si proches de la terre où Marthe avait souffert et espéré, il lui raconta les récentes pages de sa vie.

— Il faut que je vous dise une singulière chose, un événement peut-être puéril auquel j'ai, pourtant, attaché une grande importance.

Pendant cette terrible tempête que nous avons subie, au moment où, jugeant tout perdu, j'adressais à mon père et à vous ma suprême pensée, voici que le vent, qui brisait nos cordages et balayait tout sur le pont, fit sortir d'un pli de mon manteau une pauvre petite feuille fanée qui s'y trouvait enfermée, je ne sais par quel hasard. En même temps, je revis votre image et il me sembla qu'à cette heure même, vous priiez pour moi.

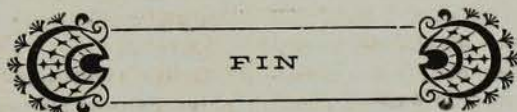
— Marcel, s'écria la jeune femme pleine de trouble, avez-vous gardé cette feuille ?

— La voici, répondit le jeune homme. C'est miracle que je l'aie conservée.

— Oh ! fit Marthe, les mains jointes, le pétale qui me manquait, le pétale de mes chères pensées, un pétale de mon talisman.

Alors elle raconta la douce histoire du bouquet flétri, et le pétale, détaché par une sorte de prodige, reprit sa place dans l'écrin où Marthe cachait son trésor.

PIERRE MAEL.





MADemoiselle MILLIONS

SUITE



A durée du repas fut un feu roulant de sottes plaisanteries dont Elise fit les frais. On lui demanda des nouvelles des pompiers de sa commune, allusion à une vieille chanson populaire qui courait les rues dix ans avant sa naissance, si bien qu'elle ne comprit pas le sel de l'à-propos. Un homme d'esprit l'interrogea pour savoir si les roses des couronnes

de rosière montaient parfois en graine.

Au dessert, on but à sa santé.

— C'est l'héroïne de notre petite fête, dit Luce.

On revint au salon où Luce organisa de suite un jeu innocent, dit des portraits. Il s'agissait, au moyen des questions : « Comment l'aimez-vous ? qu'en faites-vous ? où le placez-vous ? » de deviner un personnage quelconque.

Lorsque ce fut au tour d'Elise de chercher, Luce proposa de la choisir comme énigme vivante.

— Oui, dit-elle : Elise ; elle se devinera elle-même, ce sera très amusant.

Malgré les observations, les protestations même de M^{lle} Philomène, la motion de sa nièce fut adoptée.

Et dès qu'Elise commença ses questions, ce furent des saillies, des allusions du plus mauvais goût.

— Je l'aime telle qu'elle est. J'en fais ma beauté. Je la place sur un trône.

La pauvre fille ne trouvait pas !... Germain avait beau lui tendre la perche par les réponses les plus transparentes, et M^{lle} de Sainte-Perelle aussi, elle ne pouvait croire que ce fut d'elle qu'on disait : — J'en fais un rêve... de poésie. — Je l'aime... à en mourir ! — Elle aurait même eu honte de paraître le penser et restait au milieu du cercle, rouge, timide, prête à pleurer ; alors, M^{lle} Philomène, depuis un moment déjà sur les épines, intervint :

— Voyons, mademoiselle, dit-elle, il faut vous aider sous peine de manquer de charité. Posez-moi de nouveau votre question et je vous répondrai : j'en fais une charmante fille dont on met la patience à l'épreuve en ce moment.

— Et moi, dit Germain, j'ajouterai : je l'aime... mieux en sa simplicité qu'avec cette atroce robe rouge.

— Serait-ce de moi qu'il s'agit, dit Elise, interdite, je ne puis le croire... le portrait est si peu ressemblant...

— C'est une caricature, en effet, fit Germain.

— Trahison ! Trahison ! cria Luce. Marraine et M. Danglefer ont trahi, aussi cela ne compte pas, et Elise va deviner un autre personnage, n'est-ce pas, mesdames, n'est-ce pas, messieurs ? c'est si amusant ! recommençons !

Et se levant, elle poussait vers la porte du salon Elise qui lui résistait doucement. Germain qui jusqu'alors ne s'était contenu qu'à grand-peine, n'y put plus tenir et, indigné du rôle absurde et ridicule qu'on imposait à celle qu'il aimait et dont il voulait faire sa femme, oubliant tout, il s'approcha, blanc de colère :

— Non, mademoiselle, dit-il à Luce très sévèrement, non, vous ne recommencerez pas, avec M^{lle} Brécard du moins. C'est assez vous moquer d'elle et abuser de sa douceur, de sa déférence et de sa simplicité pour la ridiculiser. Je ne souffrirai pas plus longtemps qu'elle soit votre jouet.

La colère aussi monta au front de Luce.

— De quel droit, monsieur, lui dit-elle avec hauteur, venez-vous prendre chez moi la soi-disante défense de M^{lle} Brécard ?

— Du droit que me donne mon titre de fiancé, mademoiselle, car je suis fiancé à M^{lle} Brécard.

— Je le savais ! fit Luce bravache.

— Alors vous ne vous étonnez pas, mademoiselle, que j'entende faire respecter, même par vous, celle qui, d'ici quelques mois, portera mon nom. Allez, Elise, ajouta-t-il, se tournant vers la jeune fille, allez, quittez ces oripeaux et je vous emmène de cette maison où l'on n'a eu égard ni à votre confiance, ni à votre inexpérience, ni aux services rendus par votre père...

— Vous emmenez Elise, reprit Luce, toujours provocante, à cette heure-ci ? et où cela ? dans votre chambre ? ou à l'usine, dans votre bureau ?... c'est joli !

Germain fut une seconde interdit, il n'avait point, dans sa légitime colère, pensé à cela...

Mais M^{lle} de Sainte-Perelle, indignée elle aussi,

bien que n'ayant trop osé le témoigner pour ne pas déchaîner l'orage qu'elle sentait gronder, le tira d'embarras.

— Venez, mademoiselle, dit-elle à Elise, c'est moi qui vous emmène ce soir et qui, demain, vous reconduirai à Paris s'il le faut.

Elle sortit comme elle l'avait dit, entraînant la jeune fille et suivie de Germain.

— Patastras ! fit Luce, se laissant tomber sur un fauteuil, nous voilà en plein mélo... J'ai un peu trop tendu la corde, elle a cassé !... tant pis ! car c'était drôle, hein ?

Et comme chacun se taisait, fort ennuyé d'être mêlé à cette scène, elle continua :

— Le pire, c'est que le « paternel » doit rentrer à onze heures, et quand il va savoir cela, quelle tempête !...

Les pierrots, les jockeys, les mousquetaires, les merveilleuses se regardèrent tous avec l'envie immodérée de fuir l'ouragan annoncé par Luce. Ce fut M^{me} Dallay qui sut trouver le moyen d'y soustraire tout le monde.

— La nuit porte conseil, dit-elle, demain, sans doute, tout s'arrangera. Il vaut mieux que vous n'ayiez point, ce soir, d'explication avec votre père. Pour cela, il ne faut pas qu'il vous trouve debout à son retour... Aussi, nous allons vous quitter et vous remonterez chez vous.

— Oui ! oui, répondit-on en chœur et avec une unanime allégresse.

Et la soirée s'acheva en déroute.

XIX

M. Rambert, rentré par le train de onze heures, avait été un peu surpris de trouver sa maison déjà close, les lustres éteints et personne debout, hors le service. Mais il n'en avait rien témoigné, était monté dans sa chambre et s'était couché de suite.

Le lendemain, fidèle à ses habitudes, il était, dès huit heures du matin, dans son cabinet, à l'usine, dépouillait son courrier et expédiait les affaires courantes. Il n'avait encore vu ni Luce, ni M^{lle} Philomène, ni Germain.

Ce dernier, la veille au soir, après avoir laissé sa fiancée aux mains dévouées de M^{lle} de Sainte-Perelle, avait couru au télégraphe qui, pour le service de la fabrique, restait toujours ouvert jusqu'à dix heures, et encore sous le coup de son indignation, avait lancé à M. Bréhard une dépêche lui disant : « Venez demain, par premier train, chercher votre fille, urgence, serai gare. »

Et ayant calculé que M. Bréhard pouvait, ayant reçu la dépêche le soir même ou de grand matin, prendre le rapide, il était allé à la gare au moment de son passage, décidé, s'il n'y trouvait pas le père d'Elise, de l'attendre tant qu'il vienne par un des trains suivants. Mais son espoir ne fut pas déçu et, à onze heures, il vit M. Bréhard, fort ému, descendre de wagon.

— Qu'y a-t-il ? dit l'excellent homme, apercevant Germain.

Celui-ci, tout en regagnant l'usine, le mit au courant, et le père fut bientôt plus indigné encore que le fiancé.

Pendant qu'ils se dirigeaient vers la demeure de M. Rambert, une autre scène s'y passait : le baron venait de trouver parmi son courrier une lettre de Germain qui, en termes respectueux, lui donnait, et cette fois irrévocablement, sa démission. Il ajoutait :

« Je garderai le regret, monsieur, de l'avoir reprise, cette démission, il y a quelques jours, pour vous la rendre aujourd'hui, car un peu plus de fermeté de ma part eût épargné à une personne qui m'est infiniment chère de douloureux moments. J'ai peut-être eu tort de ne point vous confier, malgré les sérieuses raisons de famille qui m'obligeaient au silence, que je suis fiancé à M^{lle} Bréhard. M^{lle} Rambert l'a su, j'ignore comment, et a pris un cruel et inexplicable plaisir à appeler ma fiancée auprès d'elle pour la tourner en dérision, la ridiculiser et l'insulter aussi gravement qu'il est possible de le faire, mondainement parlant... La soirée d'hier ayant mis le comble à cet état de choses, je n'ai pu le supporter plus longtemps et, sans l'intervention obligeante de M^{lle} de Sainte-Perelle, qui a bien voulu se charger d'elle, j'eusse emmené immédiatement M^{lle} Bréhard, que son père, sur une dépêche que je lui ai lancée hier soir, doit venir rechercher ce matin. Ceci vous expliquera la décision irrévocable que j'ai prise, quoiqu'à regret, de me séparer de vous, ne pouvant plus avoir rien de commun avec la famille de celle qui, en la personne de ma fiancée, m'a ainsi outragé.

« Agréez, monsieur, l'expression de ma haute et respectueuse considération ».

A cette lecture, M. Rambert sursauta.

— Voilà qui est fort, par exemple !

Et appuyant sur un bouton électrique :

— M. de Penmarc'h, demanda-t-il au domestique.

Aymeric ne se fit point attendre.

— Lis, lui dit le baron, lui tendant la lettre.

Et quand il eut fini :

— Qu'est-ce que tu sais de cela ? lui demanda-t-il avec autorité.

— Rien, répondit Aymeric.

— Rien ? fit le baron, incrédule et insistant avec un ton impérieux.

— C'est-à-dire, rien d'hier, puisque je n'y étais pas, mais j'ai vraiment remarqué que, depuis qu'elle est ici, Luce taquinait M^{lle} Bréhard.

— Méchamment ?

— Euh... perfidement. Du reste, cela a eu lieu souvent devant vous.

— Je n'y ai point fait attention, je prenais cela pour d'innocents enfantillages...

Et toujours bref quand il était préoccupé, M. Rambert ajouta :

— Va me chercher Germain.

Aymeric revint très vite.

— Il est sorti depuis le matin.

— Va au château dire à Luce que je l'attends ici, et prie M^{lle} de Sainte-Perelle de l'accompagner.

Encore une fois, Aymeric ne tarda pas à paraître.

— Luce est couchée avec la migraine, dit-il, M^{lle} de Sainte-Perelle a M^{lle} Bréhard dans sa chambre et n'est point encore descendue.

— J'y vais, fit le baron.

Et de son pas rapide il gagna le château.

Là, il fit prier sa belle-sœur de venir au salon, tout de suite, et seule.

M^{lle} de Sainte-Pérelle obéit.

— Eh bien ! dit M. Rambert à son entrée, sans même la saluer, qu'y a-t-il et qu'est-ce que Luce a fait hier ?

— Rien de bien, répondit tristement M^{lle} Philomène, une de ces inconséquences qui feraient douter de sa raison autant que de son cœur.

Et loyalement, elle raconta tout, l'atténuant plutôt, mais n'omettant rien.

— C'est indigne, fit le baron à son tour ; dans ma maison, traiter ainsi cette jeune fille, mon hôte !... et vous dites que cela durait, se préparait depuis longtemps ?

M^{lle} de Sainte-Perelle répondit affirmativement, donnant des preuves et des détails à l'appui de son dire.

— Et vous n'avez pu empêcher cela ? fit le baron.

— Hélas ! répliqua M^{lle} Philomène, j'ai bien essayé, mais vous la connaissez !...

— Trop ! seulement pourquoi ne pas m'avoir averti ?

— Je n'osais ; vous êtes si souvent mécontent d'elle et puis, vraiment, je ne pensais pas qu'elle pousserait les choses à ce point. Seule, elle ne l'eût point fait, mais excitée par l'approbation servile, la flatterie intéressée de tout ce monde qui l'entourait, elle a été trop loin.

— Enfin, à quel mobile a-t-elle obéi ?

A cette question, M^{lle} Philomène se tut, ne se croyant pas le droit de trahir le secret de sa nièce.

— Quoi qu'il en soit, reprit M. Rambert, elle mérite une sévère punition et je m'en charge ; ce n'est pas une fille, cette enfant-là, c'est un diable !

— Non, dit M^{lle} Philomène, c'est une jeune fille qui n'a pas été élevée au sens strict du mot, pas dressée à la vie et qui obéit à toutes ses impulsions avant de les raisonner.

Sans répondre, M. Rambert se dirigea vers la chambre de Luce. La porte était fermée en dedans ; il frappa, personne ne répondit.

— Ouvrez, dit le baron, violent, ou j'enfoncerai la porte.

— Je suis couchée, bien souffrante, dit Luce d'une voix dolente ; je supplie qu'on me laisse tranquille.

— C'est-à-dire que tu as peur, répliqua le baron, et tu as raison.

Ce mot décida Luce et, en chemise de nuit, pieds nus, elle vint tirer les verrous et vite se recoucha, la tête contre le mur.

— C'est vous, mon père, murmura-t-elle ; je suis bien malade, vous le voyez, incapable de causer...

— Tu es toujours capable d'entendre, repartit son père. Assez de comédie comme cela ! Ta conduite, ton indigne conduite d'hier m'est connue.

Luce alors, bondit sur son séant, oubliant sa migraine.

— Mon indigne conduite ? fit-elle en colère, voilà un mot qui n'est pas juste. Qu'y a-t-il en somme ? quelques plaisanteries, bien innocentes, prises de travers par des gens inférieurs qui, n'ayant pas l'habitude du monde, n'en savent pas comprendre les badinages !... Mon indigne conduite ! La conduite qui a été indigne est celle de votre employé Danglefer, m'insultant, moi, la fille de son maître, devant mes invités. Cela, je ne le lui pardonnerai jamais et j'espère que vous avez assez le souci de ma réputation et de ma dignité pour m'accorder le renvoi immédiat de l'homme qui m'a manqué d'égards et de respect.

— Je n'aurai pas cette peine, fit M. Rambert ironique, car lui-même me quitte, à mon grand regret, me rendant responsable des folies de ma fille. Et tu comprends combien je te sais gré de cette responsabilité-là !...

Luce, toujours brava, tenait la tête haute.

— Il s'est fait justice, ce manant ! dit-elle dédaigneuse.

— Tais-toi, fit son père avec autorité, lève-toi et, à l'heure du déjeuner, tu feras des excuses à M^{lle} Bréhard.

— Bon ! dit Luce, mauvaise, c'est une habitude, alors ?

— C'est toi qui la crées. De plus, je t'avertis que pas une des personnes qui ont applaudi à tes folies ne repassera le seuil de ma demeure. Toi-même, tu ne sortiras plus, tu ne recevras plus, tu ne verras plus personne. C'est à cette seule condition que je consentirai peut-être à te garder encore près de moi.

— Vous ne me demandez pas si je l'accepte, cette condition ? fit Luce.

— Insolente ! répondit son père ; tu me paieras cela, sois tranquille !

Et, furieux, il quitta la chambre pour retourner à l'usine.

Il y reprit son travail, mais il était fiévreux, agité, tressaillant à chaque bruit de pas et demandant sans cesse à Aymeric, qui écrivait près de lui :

— Est-ce Danglefer ?

A midi moins un quart, alors qu'au signal d'une

cloche, il remettait tout en ordre pour aller déjeuner, on frappa à la porte.

— Entrez! dit-il impatient et se retournant, car c'était le coup de Germain.

Il le vit s'avancer, précédant M. Bréchart, et reconnaissant ce dernier, se précipita à sa rencontre, les bras en avant dans un mouvement d'accueil.

— Ah! mon cher ami!

Mais l'air triste, le maintien défensif de M. Bréchart fit retomber, vide, sa main tendue, et il ne sut plus que dire.

M. Bréchart prit l'initiative de rompre le silence.

— Monsieur, dit-il, c'est une double et pénible nécessité qui m'amène : je viens reprendre ma fille et vous apporter ma démission.

— Bréchart, que dites-vous là?

— La vérité, monsieur, je vous avais, sur votre prière, confié mon enfant, je ne savais pas que c'était pour servir de jouet à la vôtre. Je la croyais en sûreté sous votre toit et elle y a été bafouée, ridiculisée, outragée de mille manières. Elle a été le plastron de mademoiselle votre fille, la risée de tous ses amis. Je ne m'attendais pas à cela, monsieur Rambert?

— Mais, mon cher ami, vous exagérez, il n'y a là que des enfantillages.

— A vos yeux peut-être, monsieur, pas aux miens.

— Si, Bréchart, si, nous nous expliquerons. Il n'y a eu certainement que des légèretés de commises, et vous ne devez pas m'en rendre responsable.

— Vous l'êtes, monsieur, de n'avoir pas suffisamment surveillé mademoiselle votre fille, de n'avoir point fait attention à ce qui se passait chez vous. J'ai peut-être eu, moi, le tort de ne pas vous confier les fiançailles d'Elise et de M. Danglefer?... Nous désirions les tenir secrètes; comme elles ne sont que provisoires, jusqu'au retour de son oncle Pierre pour qu'il les ratifie. Le motif excuse l'omission, je crois? Du reste, telle n'est pas la cause de tout ceci, car M^{lle} Rambert a dit hier à Danglefer qu'elle savait nos projets... Cela ne l'a pas retenue; il lui a semblé piquant, sans doute, de tourner en dérision, non seulement la fille du plus ancien employé de son père, mais encore la fiancée de son ingénieur. Elle était libre, mais nous le sommes à notre tour, mon futur gendre et moi, de quitter une maison où l'on fait si peu de cas de nous et de notre dignité.

— Il n'en est pas ainsi, fit M. Rambert, excessivement contrarié; vous savez en quelle estime je vous tiens tous deux, et ce n'est pas parce que ma fille fait des sottises, qui ont échappé à ma surveillance, que nous devons nous séparer?

— Si, monsieur, fit, très ferme, M. Bréchart.

— Non, Bréchart, non, voyons, entendez raison. J'ai déjà grondé Luce; tout à l'heure, elle fera des excuses à votre fille.

— Elle n'aura pas cette peine, monsieur, je vais emmener Elise dans une demi-heure.

— Non, Bréchart, non, vous déjeunerez avec moi.

— Impossible.

— Je suis sûr que votre charmante fille sera plus indulgente que vous. Nous allons la voir...

— Je l'ai déjà vue; monsieur, nous étions allés d'abord au château où elle a confirmé le récit que Germain m'avait fait de la soirée d'hier et des jours qui l'ont précédée. Je lui ai dit de se préparer, nous reprendrons le train de deux heures. Il ne me reste donc qu'à remettre en vos mains tous les pouvoirs que vous aviez bien voulu me confier, à vous remercier de toutes les bontés que, depuis vingt-cinq ans, vous avez eues pour moi et... ajouta l'honnête homme que l'émotion étonnait, à prendre congé de vous.

— Non, fit M. Rambert, ému lui aussi, je n'accepte pas cette solution. Vous un ami, un coopérateur de longue date, me quitter pour cette vètille!... Je ne vous laisserai pas partir, vous causerez de tout ceci avec M^{me} et M^{lle} Bréchart, et vous reviendrez sur votre décision subite.

— Jamais, monsieur, elle m'a coûté à prendre, mais elle est irrévocable.

— Bréchart! après nos bons, nos intimes rapports, et pour une querelle de fillettes!

— Monsieur, dit Bréchart, pour moi seul, et afin de ne pas vous quitter, j'eusse supporté beaucoup, mais on a touché à mon enfant, je ne puis plus. Je suis un serviteur dévoué, je suis un ami fidèle, mais, par dessus tout cela, je suis père, monsieur!...

— Moi, aussi, Bréchart, je suis père, un père bien malheureux, et vous m'abandonnez!

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne saurais plus donner mon temps, mes peines, mon travail et ma vie à une affaire destinée à augmenter un jour le bien-être, la fortune de celle qui a été si mauvaise pour mon enfant.

A ce mot, M. Rambert se sentit vaincu.

— Et vous, Danglefer, dit-il, se retournant vers l'ingénieur, ne puis-je espérer de vous ramener dans la voie de pardon et d'oubli des offenses en laquelle Bréchart vous suivrait, comme il vous a suivi en celle-ci?

— Non monsieur, dit simplement Danglefer, ferme comme un roc.

M. Rambert fit un geste découragé. M. Bréchart, puis Germain le saluèrent.

— Je vous accompagne jusqu'au château, dit-il, car, malgré tout, ma fille doit des excuses à la vôtre et lui en fera.

Et chemin faisant, ils parlèrent froidement, en gens d'affaire, des formalités qu'entraînerait la retraite de MM. Bréchart et Danglefer, remise des pouvoirs, des comptes, etc.

Ils entrèrent au salon où Elise, son chapeau sur la tête, très troublée, les attendait en compagnie de M^{lle} de Sainte-Perelle.

M. Rambert vint la trouver :

— Mademoiselle, dit-il, veuillez agréer mes sincères excuses pour la conduite de ma fille envers vous, et veuillez être persuadée que je n'en suis nullement responsable et ne m'en étais jamais aperçu.

Elise leva sur lui ses clairs yeux bleus, si sincères.

— J'en suis persuadé, monsieur, lui dit-elle simplement; aussi n'avez-vous pas à vous excuser.

— Ma fille doit le faire, dit M. Rambert.

Et se tournant vers M^{lle} de Sainte-Perelle, il la pria d'aller chercher sa nièce de suite.

La vieille demoiselle obéit, assez inquiète du résultat de la commission, mais, contre toute attente, Luce, qui était prête, la suivit sans difficulté.

Elle entra au salon sans embarras apparent, cependant, pour qui la connaissait bien, il y avait au fond de ses yeux sombres et farouches, une grande colère et un dépit mêlé de honte et d'orgueil.

Elle salua d'un geste circulaire.

— Allons, fit son père durement, tu sais ce que je t'ai dit ce matin, exécute-toi.

Elle s'avança, un rire de défi aux lèvres.

— Elise, dit-elle avec une crânerie insolente, mon père trouve que je vous dois des excuses, je vous les présente, veuillez les accepter.

Elise, interdite par le ton de la jeune fille, qui démentait complètement ses paroles, regardait sans répondre son père et son fiancé.

Alors Luce reprit :

— Je regrette que vous n'ayiez pas compris qu'il ne s'agissait que de plaisanteries sans importance et que, de concert avec votre fiancé, vous ayiez fait une pareille histoire pour de pareilles niaiseries.

Elise s'inclina sans répondre et Luce regarda Germain. Elle le vit si froid, si hostile, si dédaigneux, que cela la mit hors d'elle.

— Mais, reprit-elle, puisque nous en sommes aux excuses, il me semble que M. Danglefer m'en doit bien aussi pour la scène publique qu'il m'a faite hier soir.

— Je ne crois pas vous en devoir, mademoiselle, fit Germain sévèrement, car je ne crois pas avoir dépassé mes droits de légitime défense et de juste riposte; néanmoins, si je l'ai fait à mon insu, veuillez me le pardonner.

— Soit! dit-elle avec un enjouement affecté, vous m'avez bien pardonné, vous, lorsque, vous vous en souvenez, j'avais voulu vous mettre à l'épreuve et que vous aviez pris la chose au sérieux et au tragique?... M^{lle} Bréhard ignore peut-être qu'un jour, pour m'amuser et savoir si son fiancé lui était fidèle, je lui ai proposé ma main et ma dot? Rassurez-vous, Elise, il les a refusées, bien entendu; s'il avait succombé à la tentation et dit : « oui », moi, j'eusse dit : « non ».

Mais enfin il n'en était pas prévenu et vous pouvez être fière d'un attachement aussi inviolable. J'espère que cette preuve emportée de votre séjour à Brault adoucira un peu le souvenir amer qui, paraît-il, vous en reste?

Le ton ironique de Luce déconcerta Elise encore plus que ses paroles; elle tourna, vers son père, un regard de détresse que celui-ci comprit, car de suite il prit congé et l'emmena ainsi que Germain.

Ils n'avaient pas descendu le perron que M. Rambert, poussé à bout par la dernière bravade de sa fille, lui disait :

— En voilà assez, tu déshonores mon hospitalité, tu fais partir mes meilleurs employés, tu te vantes de tes pires folies, et tu perds volontairement ta réputation. Je n'entends pas que tu touches à la mienne ni à celle de cette maison; aussi, je t'en chasse, va faire tes malles, tu partiras aujourd'hui. Choisis le pays, le couvent, la maison où tu veux te retirer, je t'en laisse la liberté, et je t'y conduirai moi-même. Ensuite, tout sera fini entre nous et tu ne remettras les pieds chez moi que si tu te repens et te corriges.

XX

M^{lle} Philomène est intervenue. Elle a compris que livrer de nouveau Luce à l'indifférence des étrangers, c'était irrémédiablement la perdre, et elle a obtenu de son beau-frère la permission de l'emmener chez elle, à Abbeville, au moins pendant quelques mois. Luce, son exaltation tombée, et un peu effrayée, maintenant, de ce qu'elle a fait et de la sévérité de son père, a suivi volontiers cette tante qu'elle a trop peu écoutée et que, pourtant, elle aime tendrement. Elle lui est reconnaissante de l'avoir recueillie comme une épave jetée à l'abandon dans les flots de la vie, et ce sentiment la rend plus souple. Elle a aussi l'orgueil de ne point se trouver malheureuse ni mise en pénitence, et cela lui donne, pour toutes choses, une indulgence sur laquelle M^{lle} de Sainte-Perelle n'osait compter. C'est ainsi que la vie sérieuse, presque solitaire et très modeste, qu'elle partage avec sa tante, loin de lui déplaire, la charme au contraire, la calme, la repose et qu'elle se laisse envahir par sa paix berceuse, un peu annihilante pour la volonté, mais souveraine pour adoucir les caractères.

M^{lle} Philomène a bien, à Abbeville, quelques bonnes amitiés et des relations banales en assez grand nombre. Elle aurait donc pu distraire Luce, lui procurer des amusements, des compagnes. Elle ne l'a pas voulu. Outre qu'elle n'était pas assez sûre de sa nièce pour la lancer dans un nouveau milieu, il lui a semblé bon que celle-ci vécût un peu en face d'elle-même, dans le silence et la réflexion qui lui montreraient ses torts et où la voix de sa conscience, parlant enfin, lui enseignerait

peut-être à s'en corriger. Les circonstances ont servi le désir de M^{lle} de Sainte-Perelle. En été, Abbeville, petite ville essentiellement aristocratique, est presque désert. Les uns s'en vont dans les châteaux qui peuplent les campagnes environnantes; d'autres, séduits par la proximité de la mer, aux plages voisines. Les personnes que M^{lle} Philomène fréquentait le plus assidûment, ainsi envolées de côté et d'autre, lui laissaient toute liberté pour ses projets de retraite. A celles par hasard attardées ou demeurant là toute l'année, qu'elle rencontrait et qui s'étonnaient de son retour, elle répondait simplement qu'elle était revenue pour quelques mois chez elle et avait obtenu d'y ramener sa nièce, qu'elle leur présenterait quelque jour.

Et elle laissait ce « quelque jour » se faire attendre longuement.

Luce n'y prenait pas garde. Elle était comme détachée de tout, absorbée en une pensée persistante, et un travail s'opérait dans son esprit. M^{lle} Philomène le devinait, mais le laissait s'accomplir en silence, redoublant seulement de mansuétude, de tendresse grave, de conseils discrets. Vivant beaucoup plus avec sa nièce qu'elle ne l'avait fait encore dans leur existence agitée, son influence sur elle était plus directe. Elle causait longuement avec Luce, ne lui parlant jamais d'elle, ne lui faisant aucun reproche du récent passé, ne s'y permettant même aucune allusion. Mais elle l'entretenait de sa mère, de sa jeunesse à elle même de ses amis d'alors, des gens qu'elle avait connus, qu'elle connaissait encore, des vies qu'elle avait vu commencer et qui s'avançaient, comme la sienne, vers leur déclin. Et, parmi ces vies, de projets formés puis abandonnés ou brisés, de romans ébauchés qu'un dénouement triste ou joyeux était venu clore. Elle lui parlait de jeunes filles sages et douces, d'épouses dévouées, de bonnes mères de famille, dont elle connaissait intimement les existences avec leurs difficultés, leurs peines, leurs joies et leur récompense. Les leçons qu'elle donnait ainsi à Luce, sans que celle-ci s'en doutât, étaient les leçons de l'exemple. Luce se montrait docile, car elle devenait chaque jour plus réfléchie, plus triste, aussi, mais sans ennui maussade, ce qui n'inquiétait pas M^{lle} Philomène.

Dès leur arrivée, elle avait dit à sa nièce :

— Si tu restes oisive, la vie que, seule, je puis t'offrir, te semblera insupportable. Il faut absolument que tu te crées quelque occupation : musique, peinture, ouvrage à l'aiguille.

Et Luce, soumise, avait commencé, sur le conseil de sa marraine qui travaillait presque toujours pour les œuvres pieuses, la broderie minutieuse d'un ornement d'église qui l'occupait avec passion.

Elle ne faisait pas que broder, pourtant; M^{lle} Philomène, soucieuse de sa santé, circulait beaucoup avec elle dans les environs proches de la ville où l'on trouve, sur les bords de la Somme, ou ceux du canal de transit, d'attrayantes promenades, aussi bien que sur les coteaux qui dominent la ville et prennent même, d'un côté, le nom pompeux et grandement exagéré de « monts Caubert ».

Durant tout ce temps, M^{lle} de Sainte-Perelle et sa nièce causaient, et cette dernière goûtait un tel plaisir à ces entretiens intimes que, pour elle, ils abrégèrent les heures. Bien qu'elle aussi évitât systématiquement de parler du passé, elle dit un jour à M^{lle} Philomène, qui venait de lui faire l'éloge d'une jeune fille de sa connaissance :

— Si j'avais été comme cela, marraine, sérieuse, douce, modeste, croyez-vous que Germain m'aurait aimée ?

— Je le crois, mon enfant, dit doucement M^{lle} de Sainte-Perelle.

— Vous croyez ? répliqua Luce, rêveuse, eh bien ! moi, je m'étais toujours demandé s'il n'y avait pas en ma nature physique quelque chose qui le repoussait, une de ces aversions inexplicables qu'on a pour certains visages même... jolis.

— Non, répliqua M^{lle} Philomène, très sérieuse ; cela n'existait pas. Je l'ai même vu, à certains jours, troublé par ta beauté, mais ton caractère, ton genre d'esprit, le repoussaient, eux, absolument ; c'était clair.

— Moi qui pensais qu'il suffisait d'être belle pour être aimée !... C'est peu de chose, la beauté, marraine !...

— Peu de chose, oui, mon enfant, quand elle ne prête pas son éclat à de sérieuses qualités. Elle peut alors exciter des passions, il est vrai, mais souvent malsaines ou fugitives et n'offrant aucune garantie de bonheur. Tandis que si le visage est l'image de l'âme, si la beauté des traits est d'accord avec celle des sentiments, du cœur, de l'intelligence, de la raison, elle devient alors un précieux don et une grande puissance.

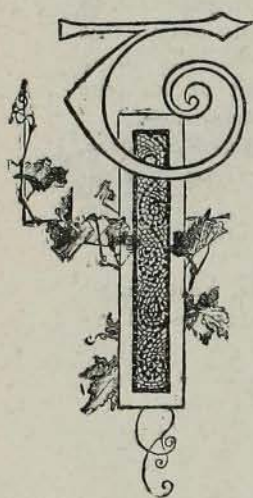
MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)





CAUSERIE DE QUINZAINES



TOUT est encore une fois à la Russie en France; la visite de Leurs Majestés moscovites a réveillé cette sympathie des deux peuples qui ne dort jamais que d'un œil; et vraiment, aujourd'hui, je ne saurais trouver sous ma plume, impressionnable comme toutes les plumes féministes, un autre sujet intéressant.

Mais quand ces lignes vous parviendront, quinze jours auront passé sur l'enthousiasme. Quinze jours, c'est long pour les impressions qu'il faut servir *tout chaud*; et qui voudra alors s'occuper de Béthiny, de Dunkerque ou de Compiègne en dehors de ceux qui, ayant vu, seront heureux de revivre l'éblouissante vision du mois passé.

Alors, il me vient à l'esprit de vous citer des passages d'une longue et charmante lettre qu'une abonnée du *Journal des Demoiselles* m'envoie des bords de la Baltique, du fond de cette Russie qui vient plus souvent chez nous que nous n'allons chez elle. Cette citation aura le double avantage de vous intéresser comme tableau vivant de régions peu connues, de gens très aimés, et de vous montrer aussi qu'une jeune fille n'a pas besoin de faire métier de femme de lettres, pour écrire d'une façon attrayante.

Ter... ce 13/26 août 1901.

« Bien chère madame,

« ... Je voudrais avoir une plume étincelante pour
« vous faire jouir de mon voyage et vous en ra-
« conter les étranges beautés. Ah! quels beaux
« récits l'on pourrait faire, vous décrivant la mer
« qui baigne ces rives, les grands bois sauvages
« qui nous entourent. Je ferais défiler devant vos
« yeux les Finnoises dans leurs pittoresques cos-
« tumes qui ont conservé toute leur saveur locale,
« je vous décrirais leurs habitations si primitives,

« qu'à les voir on se croit aux premiers âges du
« monde. Enfin, je vous ferais pénétrer dans un
« de ces salons russes où sous l'icône dorée babille
« en quatre langues la société féminine, tandis que
« les beaux messieurs, debout devant elles, les
« écoutent et les admirent, tout en déclarant
« qu'elles ont « les idées plus courtes que les che-
« veux ». Oh! l'affreuse chose à dire et que je
« n'aurais pas osé la répéter si elle ne venait en
« droite ligne d'une bouche russe autorisée. »

Qu'en pensez-vous, mesdemoiselles? les dames russes, au dire de leurs admirateurs, sont frivoles; elles parlent de leurs toilettes, de leurs bijoux, de la valse; elles discutent la couleur d'un ruban et la forme du diadème qui doit ceindre leurs magnifiques cheveux, plus longs que... n'insistons pas, et ne créons pas d'incident diplomatique à propos de frisons. Plutôt, faisons un rapide mais sincère examen personnel; et vous concluez peut-être avec moi que c'est décidément partout la même chose. Des enfants mal élevés, il y en a aussi partout, et j'extrait de la même lettre ce dialogue entre une petite baronne de dix ans et un futur officier de la garde qui en a douze :

« — Savez-vous, disait le petit Slave d'un air
« convaincu, j'ai une ballerine favorite. Elle a de
« beaux yeux et la jambe bien faite, je me fais
« conduire au théâtre chaque fois qu'elle doit
« danser.

« — Et moi, répondit la fillette, une adorable
« blonde au regard pur comme celui d'un ange,
« mais qui ne voulait pas rester en arrière dans
« cette conversation bizarre, j'ai un maître de
« danse dont je suis folle.

« Qu'en dites-vous, chère madame? (Je dis qu'on
devrait les fouetter.) « Ne croirait-on pas entendre
« les petites créatures de Gyp ou de Lavedan,
« plutôt que les enfants des récits de Tolstoï.

« Mais j'ai hâte d'ajouter qu'il n'en est pas tou-
« jours ainsi, et j'ai eu le plaisir de rencontrer à
« Saint-Petersbourg une famille qui répondait tout
« à fait à mon idéal. La jeune femme avait ce
« caractère doux, ce cœur sensible, ces pensées
« généreuses, cette âme élevée que nous nous

« plaisons en France à reconnaître chez nos amis russes.

« Son mari, haut dignitaire à la cour, est obligé de rester presque toujours auprès du tsar; elle, alors, partage sa vie entre ses obligations mondaines dans la capitale et l'administration de son immense domaine. Et quand elle habite ses terres, elle supporte une réclusion qu'accepteraient bien peu de Françaises; songez donc, chère madame, que le facteur ne vient qu'une fois par semaine et qu'elle reste trois ou quatre mois sans autre société que ses paysans, ses occupations et ses pensées. »

J'ouvre ici une petite parenthèse morale et indiscreète pour demander à mes lectrices qui s'ennuient à la campagne, entre le tennis, le canotage, le cheval, les visites, les sauteries, ce qu'elles pensent de cette réclusion ?

« ... Et comme je lui exprimais mon sentiment sur la sévérité d'une semblable vie, » continue ma chère correspondante, « elle me répondit avec une simplicité charmante : — Ne me plaignez pas, Dieu devient alors l'ami de toutes les heures.

« Cette existence sérieuse n'est pas un cas isolé puisqu'on a cru devoir fonder, il y a quelques années, un institut qui doit y préparer les filles des grands propriétaires terriens. Elles apprennent là tout ce qui leur sera nécessaire plus tard pour l'administration de leurs biens, en agriculture et en jurisprudence; on leur enseigne en outre la charité pratique, c'est-à-dire la médecine et la grande science de se faire tout à tous; enfin, pour charmer ces longs jours de solitude et reposer d'austères devoirs, les arts sont cultivés en vue de cet agrément; on étudie les aptitudes de chacune et on les développe dans le sens où elles rendront le plus de services pour l'avenir.

« N'est-ce pas là le programme qui doit faire des femmes fortes et vraiment heureuses, puisqu'on développe ainsi en elles toutes les facultés qui sont capables de faire leur bonheur et celui de leur entourage. »

Vous voyez par ces extraits, mes enfants, que nous avons à rougir de notre légèreté et de notre inutilité dans bien des cas. Ce joli portrait, si simple et si grand de la noble femme russe, est écrit de main de maître, et je suis très fière de

l'amitié de celle qui l'a tracé pour moi; quand on comprend de telles choses, on est très capable de les faire. J'espère donc que toutes vous avez compris et admiré.

Pour conclure, il y a du bien et du mal partout; c'est à nous, femmes, qu'incombe le soin d'étouffer le mal dans ses racines et de faire fleurir le bien, car c'est nous généralement qui avons la direction des petites âmes neuves de nos enfants, si accessibles aux influences, à l'exemple.

Rien n'est plus drôle et plus charmant que de voir la peine que prennent ces petits êtres pour nous ressembler; ils copient nos gestes, nos inflexions de voix; ils emploient sans les comprendre nos mots; de là ces amusantes ou ces déplorables naïvetés qui ne seront pas toujours naïves, mais qui restent un des charmes de l'enfance ignorante et curieuse.

En fait d'enfants, j'en ai une ribambelle autour de moi; les uns m'appellent ma tante, les autres me donnent un nom plus doux, et tous me font leur confidente. L'autre soir, j'en bordais un qui s'endormait à moitié dans son dodo, avant d'être complètement couché, lorsqu'une pensée subite se faisant jour à travers son cerveau embrumé, il se souleva sur son oreiller et me dit confidemment :

— Je voudrais épouser Anne.

Anne est une cousine de cinq ans, qui ferait marcher un escadron de cousins sans embarras et sans hésitations.

— Ah ! lui répondis-je, et pourquoi ?

— Parce qu'elle a du nerf et qu'elle m'en donnerait peut-être.

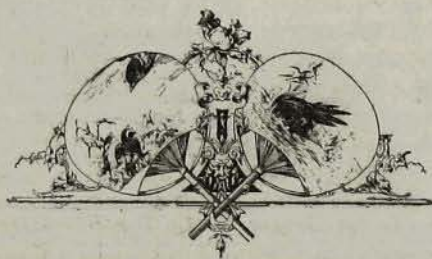
Et il retomba endormi pour de bon cette fois.

Je rapportai le propos au salon, en redescendant; il amusa tout le monde, excepté le père du bonhomme qui s'écria, maussade :

— Ce nigaud-là se laissera mener par sa femme.

Mesdemoiselles, je ne vous souhaite pas de mener votre mari, ce n'est pas dans l'ordre, la femme est faite pour obéir; mais on peut être très obéissante et mener tout de même, cela se sait très bien, même à votre âge. Il y a des petits tours de main de métier pour arriver à ce résultat; je n'ai pas le loisir de vous les rappeler aujourd'hui, mais je veux vous dire seulement que pour bien conduire les autres, la première chose est de savoir se bien conduire... en Russie et en France.

C. DE LAMIRAUDIE.





DEVINETTES

Mots en poupée chinoise

Verticalement : Un grand poète contemporain et une de ses œuvres sublimes.

Horizontalement : Dans le vin. — Protecteur de l'œil. — Tué. — Dans tout. — Descriptions exagérées. — Se rapporte à la justice. — Un appel. — Mécanismes employés au théâtre. — A l'église. — Pendant la messe. — Quand elle n'a plus sa peau elle est — Article. — Ou hardi. — Fleuve d'Asie. — Point visé. — Ou époque. — Augmente tous les jours. — Mesure du temps. — Un nomade. — Qui a de l'esprit. — Pour les nuits froides. — Ceux qui ont le pouvoir.

(Miss Sphinge.)

Énigme

De figure triangulaire,
Je me promène par les champs,
Et quand je caresse ma mère,
Je la gratte avec mes dents.

(Fleur angevine.)

Question historique

Quel souverain s'écria : « Grand homme, je donnerais la moitié de mes Etats pour apprendre de toi à gouverner l'autre ». Devant quelle statue ?

(Gauloise à Longuyonnaise.)

Mots en flèche

Horizontalement : Une malheureuse souveraine.

Verticalement, la pointe : Belle saison. — Le meilleur du lait.

Verticalement, la poignée : Mesure agraire. — Une monnaie. — Réunion des soldats défendant le pays. — Conjonction. — Métal précieux. — Tout rond. — Dans le feu.

(X. Y. Z.)

Mots en parapluie ouvert

Le manche du parapluie depuis la pointe, verticalement : Un héros de Don Quichotte.

Horizontalement : Dans une tasse. — Département français. — En musique. — Un héros de la mythologie.

(Maman de Brin d'herbe.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE SEPTEMBRE

Mots en acrostiche double : Plombières. — Remiremont.

Charade : I ris.

Mots en if :

A
A G E
I D I O T
P A I L L I S
A N T O I N E
L
C H I F F O N
R O S I E R E
A T T E N T I V E
G
E
A S A

Mots en sablier :

B O U R S A U L T
C A R A F O N
C A N O T
T
I
B A C
L O G E S
B R I O C H E

Proverbe : A mémoire courtée, jambes longues. (Arome. — Maintenir. — Essence. — Moment. — Objet. — Insolite. — Reçu. — Emploi. — Captif. — Opposé. — Univers. — Retrancher. — Travail. — Empire. — Joug. — Ancien. — Mobile. — Berger. — Entiché. — Sombre. — Lien. — Odeur. — Négligence. — Greffer. — Urbanité. — Exemple. — Sommet.)

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.